



LE GRAND THÉÂTRE DU MON

Bussang 2010, le temps des contes cruels

Par [Armelle Héliot](#) le 6 août 2010 18h52 |

[Reactions \(3\)](#)

Une version délétère de Peau d'Ane et une « opérette barge » intitulée Le gros, la vache et le malin constituent deux volets d'une saison qui, en rapporte délibérée avec les sages traditions du théâtre du Peuple, réunit un très large public.



Qu'il pleuve ou qu'il fasse grand soleil, que le fond de l'air soit frais ou bien doux, que ce soit de jour ou de nuit, lors des belles après-midis traditionnelles ou, la nuit venant, lors des soirées, plus récentes, Bussang ne cesse d'attirer du public. Un vaste, large, nombreux public, venu de la région Lorraine ou d'Alsace, venu de plus loin, en France et même d'au-delà, les frontières. Il y a bien longtemps que l'on n'avait vu des salles aussi pleines et, à quelques exceptions près, aussi enthousiastes.

Pour rugueuses soient les propositions spectaculaires de cet été 2010, les spectateurs semblent les accepter. Ce public est beaucoup plus puvert qu'on ne le pense, beaucoup plus enclin à admettre dans la bonne humeur les facettes d'artistes qu'il n'approche que rarement dans cette belle région des Vosges.



Evidemment, qu'un Bernard Menez prête son talent sincère et malin à l'une des deux productions, et c'est à lui qu'on réclamera des autographes à la fin. Rompu à l'exercice, le comédien dispose de sa petite réserve de photographies et se prête avec gentillesse à l'exercice... mais ses camarades aussi se payent un beau succès : Pierre Vial, qui vient de quitter la Comédie-Française et prend avec sérieux et subtilité son rôle inattendu, Jean-Paul Muel, aussi sensible que doué pour le music-hall sont deux vieilles dames, tantes du héros de cette histoire de jantée (prenez en la mesure avec cette photographie de David Siebert); Laurian Daire, fin et concentré en jeune femme de noir vêtue, accompagne au piano l'action; Olivier Martin-Salvan qui chante et danse aussi bien qu'il joue la comédie, excelle dans ce registre très burlesque (c'est lui qui fait le mort dans le cercueil) tandis que Luca Oldani fait de savoureuses apparitions en plombier, en ambulancier du SAMU, etc. Quant à l'auteur, Pierre Guillois, qui est aussi le directeur de Bussang, il joue... l'auteur qu'il est justement. Encore un garçon qui aime se travestir : il a écrit la, effectivement, une sorte d'opérette moqueuse, méchante, disloquée, très drôle, efficace souvent, ne craignant ni le franc mauvais goût ni les scènes scabreuses. Mais tout passe : aux enfants les mamans disent, « tu comprendras plus tard »... et quelques adultes sont demeurés de doux enfants. N'oublions pas le mainate, docile et sympathique !



C'est « Pirandello par les Marx Brothers » dit Jean-Paul Muel qui saisit la part sombre de l'ouvrage cocasse et délirant. C'est fou comme certaines comédies *made in England*. C'est très gay : revue de cabaret donnée en cinemascope sur le grand plateau de Bussang. Les deux vieilles dames, qui ne changent pas de perruque, l'une est blonde, Jean-Paul Muel, Tante Schmutz, l'autre brune, Pierre Vial, Tante Chose, mais que ne cessent de changer de toilettes, sont épatantes dans le sérieux imperturbable de leurs compositions. Bernard Menez en metteur en scène qui se trouve contraint d'intervenir face au public tandis que le décor s'effondre, est d'une présence d'esprit parfaite. Il est loin des comédies de Marc Camoletti qu'il a si bien servies, loin de toute convention, proche de ses convictions : c'est l'acteur de l'éclectisme, Menez. Qui aime le théâtre connaît très bien Olivier Martin-Salvan, familier de l'univers de Valère Novarina, de Benjamin Lazar, il est aussi l'impayable co-auteur et interprète de O Carmen, « opéra clownesque » qui poursuit sa belle carrière. (Ce sont eux qui dansent la-haut, encore une photo de David Siebert qui signe également celle de Peau d'Ane).

Bref, c'est très bien joué, sur un bon rythme : et l'on est au tout début des représentations... Le spectacle va prendre un rythme encore plus vif...

L'après-midi se donne donc *Peau d'Ane*. Le décorateur Raymond Sarti ose faire entrer une forêt dans le temple du théâtre de bois dont la célébrité tient en partie à son mur du fond qui s'ouvre... sur la forêt. C'est très réussi, avec un jeu de parois de miroirs sombres qui donnent bien les notes inquiétantes d'un conte comme le font les costumes de Carole Gérard de nuit à jour.

Mais on est loin de Charles Perrault et des sources de l'auteur. Olivier Tchang Tchang qui signe le texte et la mise en scène s'éloigne fort de la délicatesse vénéneuse des vers (car *Peau d'Ane* est en vers). Le roi qui a promis à sa première épouse, mourante, de n'épouser qu'une femme plus belle qu'elle s'il venait à convoler de nouveau, ne tarde pas à jeter son dévolu sur leur propre fille... Celle-ci, effrayée, demande à sa belle marraine d'intervenir et de la protéger...

